

C'est pour la patrie !

Autor(en): **X.Y.Z.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 44

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210763>

Nutzungsbedingungen

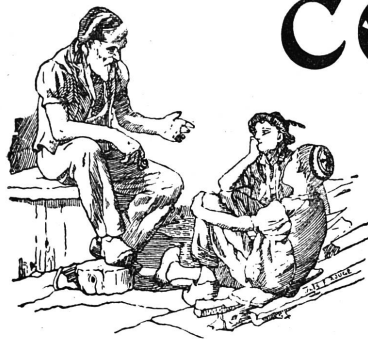
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 31 octobre 1914 : C'est pour la patrie. — Lo luvi (Marc à Louis). — Il y a 67 ans (A suivre). — L'échine souple (L. M.). — A la barre.

A NOS ABONNÉS

L'inévitable quart d'heure.

Comme il l'avait promis à ses fidèles abonnés, au commencement d'août, le CONTEUR s'est efforcé de faire front à la crise et, jusqu'ici du moins, la victoire lui est restée. Il a même pu, grâce à l'empressement avec lequel plusieurs de ses abonnés, répondant à son appel, ont passé à la caisse, différer, en raison des circonstances, le lancement des bulletins de remboursements pour le paiement des abonnements qui sont en cours. Mais les échéances sont inexorables, et, pour faire honneur à ses engagements, le CONTEUR se voit obligé d'en appeler au concours de ceux de ses abonnés qui ne se sont pas encore acquittés, les priant de réserver bon accueil au bulletin de remboursement de fr. 4.65 — une bien petite somme — qu'il va leur adresser.

Toutefois, pour éviter des refus, portant une peine et des frais inutiles, il prie ceux de ses abonnés à qui, pour une raison ou pour une autre, il ne s'agit pas, ni les événements, de recevoir tout de suite ce recouvrement, de vouloir bien en informer, SANS RETARD, son administration, en indiquant l'époque où celle-ci pourra percevoir le prix de leur abonnement.

C'EST POUR LA PATRIE !

Du bivouac, ce 28 octobre 1914.

Mon cher Conteur,

J'ai des camarades qui se plaignent des rigueurs du service en matière épistolaire. Mais ne sont-ils pas autorisés à écrire tout ce qu'ils veulent, même aux journaux, pourvu qu'ils ne nomment pas l'endroit où ils sont et ne disent mot de la troupe, ni de ses effectifs, ni de ses mouvements, ni de ce qu'elle fait quand elle ne manœuvre pas, ni de ses chefs, ni de personne ayant été en rapport avec elle ou pouvant l'être dans un avenir plus ou moins lointain ! Ces mécontents-là sont des esprits mal faits, de pauvres soldats incapables de mordre à l'art moderne de la guerre.

Moi qui, sans fausse modestie, me pique d'y avoir mordu d'emblée, je ne révélerai le lieu de notre cantonnement qu'en priant tes lecteurs de le chercher sur une ligne brisée allant des rives fleuries de l'X jusqu'aux rébarbatives crêtes de l'Y. C'est un pays de moëlleuses prairies, où paissent, depuis une quinzaine, des vaches énormes, à la robe fauve, qui sont l'orgueil de leurs propriétaires et qui, lorsqu'elles rentrent le soir à l'étable, semblent prendre plaisir au gai carillon de leurs lourdes cloches. Nous éprouvons pour elles une sympathie qu'elles nous rendent sous la forme d'un lait

crèmeux, à vingt centimes le litre. Il y a bientôt trois mois qu'elles nous allaitent, et ce régime nous profite si bien que les rares parents et connaissances qui viennent nous trouver le dimanche s'exaltent sur notre bonne mine et sur nos bras roses et dodus, comme en ont les armillaires.

La population d'ici ne parle pas notre langue et n'a pas nos habitudes. Ce furent là sans doute les raisons de sa réserve à notre égard, au début. Dès lors, nos rapports avec elle sont devenus assez faciles, avec une pointe de cordialité un peu rude, qui a bien son prix. Ces braves gens ont compris que nous n'étions pas des bandits, que nous pouvions nous considérer comme d'aussi bons confédérés qu'eux-mêmes. Toutefois, ils ne nous gâtent pas outre mesure ; leur cidre, leurs pommes et leurs poires, leur beurre et leur fromage, il ne leur viendrait jamais à l'esprit de nous en offrir, comme on offre chez nous une grappe de raisin ou un verre au guillon ; ce n'est pas la coutume ; tout se vend, mais à des prix très modiques.

Pour ménager les cultures, autant que pour nous éviter des tentations, nos chefs ne nous font pas faire l'école de soldat sous les arbres des vergers. Ils choisissent pour cela des pelouses au gazon ras, à l'orée des grands bois qui couronnent les collines au-dessus des villages. Cela nous vaut des promenades n'ayant que le défaut d'être toujours les mêmes. Mais, quoi ! c'est pour la patrie ! Elles alternent au reste avec des travaux sur la nature desquels je me garderai bien de te mettre au courant, mon cher Conteur, mais dont tu te feras quelque idée en apprenant qu'ils nous ont valu le surnom de « taupes welsches ».

A ces occupations, je préfère de beaucoup le service en patrouille. On part deux ou trois avec un sous-officier, parfois avec un lieutenant qui ne se croit pas tenu de jouer à l'officier prussien pour se faire apprécier de ses hommes. Il s'agit de reconnaître quelque point stratégique, de se débrouiller au milieu de forêts qui n'en finissent pas, de dénicher la bonne piste par des nuits noires comme de l'encre. Beaucoup d'hommes n'aiment pas ces explorations-là. Je leur trouve, moi, un charme souvent très grand et que rehaussent ces repas qu'on fait au bord d'un ruisseau et où se révèle le talent de quelque cuisinier jusqu'alors tout à fait ignoré. Figure-toi que, pas plus tard qu'en ce moment-ci, nous nous sommes régalés, nous quatre de la patrouille, de côtelettes de mouton, de vraies côtelettes panées, puis de tomates farcies et de pommes reinettes à l'estouffade, le tout arrosé de Château-la-Pompe parfumé au kirsch ! Et c'est durant la sieste succédant à ce festin que je trace à ton intention ces quelques lignes.

Du point où je noircis mes feuillets, nous ne voyons ni les Français, ni les Allemands et encore moins les Russes. Ces combattants n'ont pas encore daigné se présenter à nos regards. Il est vrai qu'on nous maintient à un nombre prodigieux de kilomètres de leur front de bataille.

Les apercevrons-nous jamais ? En attendant, mes jumelles se promènent sur des campagnes, où des hommes déjà âgés et des femmes sont occupés à l'arrachage des betteraves et des pommes de terre, où de jeunes garçons conduisant des charrettes surmontées d'une barrique semblable à un gros cigare, répandent sur le sol un liquide fertilisant ; où les troupeaux des belles vaches cheminent avec lenteur, au devant de jeunes filles, grandes et fortes, droites comme des tours, mille fois plus aimables pourtant que des tours... Mais, je m'égare. Et par un de ces coups de soleil comme il en fait en cette saison, ce tableau s'illumine d'une intense lumière dorée.

Un hurlement m'arrache à ma contemplation. C'est un de mes frères d'armes qui s'est endormi auprès du feu et qu'éveille soudain une douleur cuisante : un tison mal éteint l'a brûlé au gras de la cuisse ; le drap gris de fer en a été roussi et l'épiderme idem. Si la victime souffrait de rhumatismes en cet endroit-là, elle en sera guérie pour toujours.

Notre chef de patrouille n'attache aucune importance à cet incident. Il fouille l'horizon de son œil d'aigle, qui vaut toutes les lorgnettes, se donne une chiquenaude sur le nez, selon un tic à lui, et nous jette un regard qui veut dire : debout !

Ça y est, nous quittons notre paradis pour nous jeter dans Dieu sait quel enfer. Mais c'est pour la patrie !

Au revoir, mon cher vieux Conteur, à Paques ou à la Trinité.

Ton bien affectionné,
X. Y. Z.

P.-S. — Le service fait une hécatombe de chaussures telle que c'en est effrayant. Si dans quelque ville se crée un comité de bienfaisance pour réunir de bons clous à l'usage des semelles de guerre, fais-lui savoir que je m'inscris au nombre des plus nécessiteux !

Poison ! — Le rentier Bibéron, grand buveur de cognac, avait collé sur une bouteille de ce liquide l'étiquette *Poison !* et ce pour éloigner son domestique.

Il surprend un jour celui-ci, la bouteille aux lèvres :

« Malheureux, tu ne sais donc pas lire ? Ne vois-tu pas que tu bois du poison ? »

— Oui, monsieur, mais je ne pouvais résister à l'idée de devoir vous survivre... »

Un bon mouvement. — En chemin de fer ; coupé de 1^{re} classe :

« Madame, auriez-vous la bonté de me dire s'il y a des sonnettes d'alarme dans ce compartiment ! »

— Non.

— Eh ! bien, seriez-vous assez aimable pour me remettre votre portemonnaie, et votre montre avec sa chaîne. »